

IL fait froid, il est six heures vingt-trois du matin, on est tout juste mardi et je n'ai pas envie de tuer qui que ce soit. Quelle connerie. Je suis à plat ventre sur le trottoir, sous une Fiat Fiorino, j'observe mais je ne vois que leurs pieds. Derrière moi, il y a un étroit passage qui traverse tout le pâté de maison et donne dans une autre rue. Le plan, c'est qu'aucun des Guateros ne s'échappe par là. Ils s'appellent comme ça. Les Guateros. On les suit depuis cinq mois, on connaît leurs visages par cœur, leurs voix, les blagues qu'ils répètent et répètent au téléphone. Ils se sont séparés d'une bande plus grande, les Melacomo, mais les Guateros ne savent pas faire attention, ils foirent tout ce qu'ils font et aujourd'hui, c'est leur jour. Le leur et le nôtre. Quand on travaille avec ces gangs inexpérimentés, c'est toujours plus dangereux. Ceux qui connaissent la chanson, ils se rendent tout de suite. Ils ont des avocats compétents, de l'argent pour